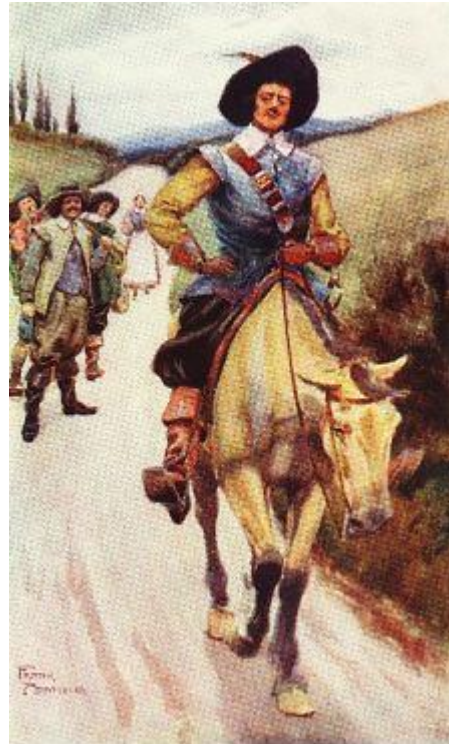


D'ARTAGNAN

Le duel des mousquetaires



En 1625, le roi Louis XIII a pour ministre un homme d'Église, le Cardinal de Richelieu. Redoutable homme politique, celui-ci fait jeu égal avec le roi. Il va même jusqu'à créer sa propre compagnie de gardes, sur le modèle des mousquetaires du roi.



D'Artagnan, jeune homme noble mais sans argent, se rend à Paris avec le projet de rentrer dans la compagnie des mousquetaires, dont le capitaine est M. de Tréville. À Meung, un inconnu se moque de son ridicule cheval jaune et lui vole la recommandation écrite par son père.



A Paris, il apprend qu'il ne peut arriver ç ses fins sans la recommandation qui lui a été volée. Il rencontre les mousquetaires, qui n'aiment rien tant que de se battre. Parmi eux, Athos, blessé, Porthos, vêtu de son nouveau et luxueux baudrier, et Aramis. Mais il aperçoit le mystérieux homme de Meung...

I – L'épaule, le baudrier et le mouchoir

1. D'Artagnan, furieux, s'élançait sur l'escalier. Emporté par sa course, il alla donner tête baissée dans un mousquetaire qui sortait de chez M. de Tréville. Le heurtant du front à l'épaule, il lui fit pousser un cri ou plutôt un hurlement.

« Excusez-moi, dit d'Artagnan, essayant de reprendre sa course, excusez-moi, mais je suis pressé. »

2. À peine avait-il descendu le premier escalier, qu'un poignet de fer le saisit par son écharpe et l'arrêta.

« Vous êtes pressé ! s'écria le mousquetaire, pâle comme un linceul. Sous prétexte d'être pressé, vous me heurtez, vous dites : "Excusez-moi", et vous croyez que cela suffit ? Pas tout à fait, mon jeune homme. »

D'Artagnan reconnut Athos, lequel, après le pansement opéré par le docteur, regagnait son appartement : « Ma foi, répondit-il, je ne l'ai pas fait exprès. J'ai dit : "Excusez-moi." Il me semble donc que c'est assez. Je vous le répète cependant, et cette fois c'est trop peut-être. Parole d'honneur, je suis pressé, très pressé.

— Monsieur, dit Athos en le lâchant, vous n'êtes pas poli. On voit que vous venez de loin. »

3. D'Artagnan avait déjà enjambé trois ou quatre marches, mais à la remarque d'Athos il s'arrêta court.

« Morbleu, monsieur ! dit-il, je viens peut-être de loin, mais ce n'est pas vous qui me donnerez une leçon de bonnes manières, je vous préviens. Ah ! si je n'étais pas si pressé, et si je ne courais pas après quelqu'un...

— Monsieur l'homme pressé, vous me trouverez sans courir, moi, entendez-vous ?

— Et où cela, s'il vous plaît ?

— Près des Carmes-Deschaux, vers midi, pour un duel.



— Bon ! lui cria d'Artagnan. On y sera à midi moins dix minutes. »

4. Et il se mit à courir comme si le diable l'emportait, espérant retrouver encore son inconnu, que son pas tranquille ne devait pas avoir conduit bien loin.



5. Mais, à la porte de la rue, causait Porthos avec un soldat aux gardes. Entre les deux causeurs, il y avait juste l'espace d'un homme. D'Artagnan crut que cet espace lui suffirait, et il s'élança pour passer comme une flèche entre eux deux. Mais d'Artagnan avait compté sans le vent. Comme il allait passer, le vent s'engouffra dans le long manteau de Porthos, et d'Artagnan vint donner droit dans le manteau.

6. D'Artagnan voulut sortir de dessous le manteau qui l'aveuglait, et chercha son chemin dans le pli. En ouvrant timidement les yeux, il se trouva le nez collé entre les deux épaules de Porthos, c'est-à-dire précisément sur son baudrier. Hélas ! le baudrier était d'or par-devant et de simple buffle par-derrrière. Porthos, cet orgueilleux, n'ayant pas les moyens d'avoir un baudrier d'or tout entier, en avait au moins la moitié.

7. « Vertubleu ! cria Porthos faisant tous ses efforts pour se débarrasser de d'Artagnan qui lui grouillait dans le dos, vous êtes donc enragé de vous jeter comme cela sur les gens ! Vous vous ferez étriller, je vous en préviens, si vous vous frottez ainsi aux mousquetaires.

— Étriller, monsieur ! dit d'Artagnan, le mot est dur.

— C'est celui qui convient à un homme habitué à regarder en face ses ennemis.

— Ah ! pardieu ! je sais bien que vous ne tournez pas le dos aux vôtres, vous. »

8. Et le jeune homme, enchanté de son espièglerie, s'éloigna en riant à gorge déployée. Porthos écuma de rage et fit un mouvement pour se précipiter sur d'Artagnan.

« Plus tard, plus tard, lui cria celui-ci, quand vous n'aurez plus votre manteau.

— À une heure donc, derrière le Luxembourg.

— Très bien, à une heure, répondit d'Artagnan en tournant l'angle de la rue. »

9. D'Artagnan, tout en marchant, avait aperçu Aramis causant gaiement avec trois gentilshommes des gardes du roi. Il remarqua qu'Aramis avait laissé tomber son mouchoir et, par mégarde sans doute, avait mis le pied dessus.



D'Artagnan se baissa, et de l'air le plus gracieux qu'il pût trouver, il tira le mouchoir de dessous le pied du mousquetaire, quelques efforts que celui-ci fit pour le retenir, et lui dit en le lui remettant :

« Je crois, monsieur que voici un mouchoir que vous seriez fâché de perdre. »

10. Aramis lança à d'Artagnan un de ces regards qui font comprendre à un homme qu'il vient de s'acquérir un ennemi mortel. D'Artagnan venait de faire comprendre aux hommes qui lui parlaient qu'Aramis avait les faveurs de la dame qui lui avait donné ce mouchoir, ce qu'il voulait garder secret.

11. Après que ces trois compagnons fussent partis en riant fort de cette découverte, il reprit son air doux :

« Monsieur, dit Aramis, permettez-moi de vous faire observer que vous n'avez point agi en cette circonstance comme un galant homme le devait faire. Pourquoi donc avez-vous eu la maladresse de me rendre le mouchoir ?

— Pourquoi avez-vous eu celle de le laisser tomber ?

— Monsieur, je vous affirme que ce mouchoir n'est point sorti de ma poche.

— Eh bien, vous en avez menti, monsieur, car je l'en ai vu sortir, moi !

— Ah ! vous le prenez sur ce ton, monsieur le Gascon ! Eh bien, je vous apprendrai à vivre. À deux heures, j'aurai l'honneur de vous attendre à l'hôtel de M. de Tréville. Là je vous indiquerai les bons endroits pour se battre. »

12. Les deux jeunes gens se saluèrent, puis Aramis s'éloigna, tandis que d'Artagnan, voyant que l'heure s'avancait, prenait le chemin des Carmes-Deschaux. Il disait à part soi : « Décidément, je n'en puis pas revenir. Mais au moins, si je suis tué, je serai tué par un mousquetaire. »

II – Une discussion entre deux gentilshommes

1. D'Artagnan ne connaissait personne à Paris. Il alla donc au rendez-vous d'Athos sans amener de second, résolu de se contenter de ceux qu'aurait choisis son adversaire. D'ailleurs son intention était formelle de faire au brave mousquetaire toutes les excuses convenables.

Au reste, ou nous avons mal exposé le caractère de notre chercheur d'aventures, ou notre lecteur a déjà dû remarquer que d'Artagnan n'était point un homme ordinaire. Aussi, tout en se répétant à lui-même que sa mort était inévitable, il ne se résigna point à mourir tout doucement, comme quelqu'un de moins courageux que lui eût fait à sa place.

2. D'Artagnan arriva en vue du petit terrain vague qui s'étendait au pied du monastère des Carmes-Deschaux, sorte de bâtiment sans fenêtres, bordé de prés arides, et qui servait d'ordinaire aux rencontres des gens qui n'avaient pas de temps à perdre.

Athos attendait depuis cinq minutes seulement, et midi sonnait. Il souffrait toujours cruellement de sa blessure, quoiqu'elle eût été pansée à neuf par le chirurgien de M. de Tréville. Il s'était assis sur une borne et attendait son adversaire avec cette contenance paisible et cet air digne qui ne l'abandonnaient jamais.

« Monsieur, dit Athos en se levant, j'ai fait prévenir deux de mes amis qui me serviront de seconds, mais ces deux amis ne sont point encore arrivés. Je m'étonne qu'ils tardent. Ce n'est pas leur habitude.

— Je n'ai pas de seconds, moi, monsieur, dit d'Artagnan, car arrivé d'hier seulement à Paris, je n'y connais encore personne que M. de Tréville. Je ai été recommandé à lui par mon père, qui a l'honneur d'être quelque peu de ses amis. »

— Vous ne connaissez que M. de Tréville à Paris ? Ah çà, mais, continua Athos parlant moitié à lui-même, moitié à d'Artagnan, ah çà..., mais si je vous tue, j'aurai l'air d'un mangeur d'enfants, moi ! Je prendrai donc la main gauche. C'est mon habitude en pareille circonstance. Ne croyez donc pas que je vous fasse une grâce, je tire proprement des deux mains.

— Vous êtes vraiment, monsieur, dit d'Artagnan en s'inclinant de nouveau, d'une courtoisie dont je vous suis on ne peut plus reconnaissant.

3. — Vous me rendez confus, répondit Athos avec son air de gentilhomme. Causons donc d'autre chose, je vous prie, à moins que cela ne vous soit désagréable. Ah ! sangbleu ! que vous m'avez fait mal ! L'épaule me brûle.

— Si vous vouliez permettre... dit d'Artagnan avec timidité. J'ai un baume miraculeux pour les blessures, un baume qui me vient de ma mère, et dont j'ai fait l'épreuve sur moi-même. Je suis sûr qu'en moins de trois jours ce baume vous guérirait. Et au bout de trois jours, quand vous seriez guéri, eh bien, monsieur, ce me serait toujours un grand honneur d'être votre homme. » D'Artagnan dit ces mots avec une simplicité qui faisait honneur à sa courtoisie, sans porter aucunement atteinte à son courage.

« Pardieu, monsieur, dit Athos, voici une proposition qui me plaît, non pas que je l'accepte, mais elle sent son gentilhomme d'une lieue. C'est ainsi que parlaient et faisaient ces preux du temps de Charlemagne, sur lesquels tout cavalier doit chercher à se modeler. — Ah çà mais, ces flâneurs ne viendront donc pas ?

III – D'Artagnan et les trois mousquetaires

1. Au bout de la rue de Vaugirard commençait à apparaître le gigantesque Porthos.

« Quoi ! s'écria d'Artagnan, votre premier témoin est M. Porthos ?

— Oui, cela vous contrarie-t-il ?

— Non, aucunement.

— Et voici le second.

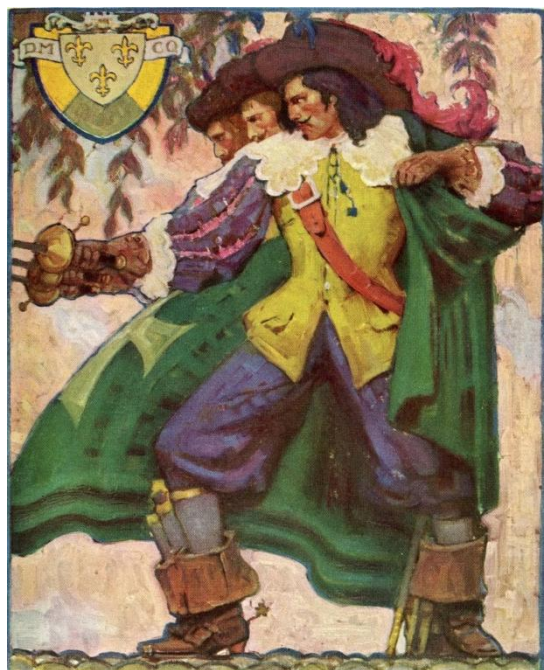
D'Artagnan se retourna du côté indiqué par Athos, et reconnut Aramis.

— Quoi ! s'écria-t-il d'un accent plus étonné que la première fois, votre second témoin est M. Aramis ?

— Sans doute, ne savez-vous pas qu'on ne nous voit jamais l'un sans l'autre, et qu'on nous appelle, dans les mousquetaires et dans les gardes, à la cour et à la ville, Athos, Porthos et Aramis ou les trois inséparables ?

— Ma foi, dit d'Artagnan, vous êtes bien nommés, messieurs. »

2. Pendant ce temps, Porthos s'était



rapproché, avait salué de la main Athos. Puis, se retournant vers d'Artagnan, il était resté tout étonné. Disons, en passant, qu'il avait changé de baudrier et quitté son manteau.

« Ah ! ah ! fit-il, qu'est-ce que cela ?

— C'est avec monsieur que je me bats, dit Athos.

— C'est avec lui que je me bats aussi, dit Porthos.

— Mais à une heure seulement, répondit d'Artagnan.

— Et moi aussi, c'est avec monsieur que je me bats, dit Aramis en arrivant à son tour sur le terrain.

— Mais à deux heures seulement, fit d'Artagnan avec le même calme.

3. — Et maintenant que vous êtes rassemblés, messieurs, dit d'Artagnan, permettez-moi de vous faire mes excuses. »

À ce mot d'« excuses », un nuage passa sur le front d'Athos, un sourire hautain glissa sur les lèvres de Porthos, et un signe négatif fut la réponse d'Aramis. Ce jeune insolent allait donc se défilier !

« Vous ne me comprenez pas, messieurs, dit d'Artagnan en relevant sa tête, sur laquelle jouait en ce moment un rayon de soleil qui en dorait les lignes fines et hardies. Je vous demande de m'excuser dans le cas où je ne pourrais vous payer ma dette à tous trois. En effet, M. Athos a le droit de me tuer le premier, ce qui ôte beaucoup de sa valeur à votre créance, monsieur Porthos, et ce qui rend la vôtre à peu près nulle, monsieur Aramis. Et maintenant, messieurs, je vous le répète, excusez-moi, mais de cela seulement, et en garde ! »

4. À ces mots, du geste le plus cavalier qui se puisse voir, d'Artagnan tira son épée contre Athos. Le sang était monté à la tête de d'Artagnan, et dans ce moment il eût tiré son épée contre tous les mousquetaires du royaume, comme il venait de faire contre Athos, Porthos et Aramis.

IV – Les gardes du cardinal

1. Mais les deux rapières avaient à peine résonné en se touchant, qu'une escouade des gardes de Son Éminence, commandée par M. de Jussac, se montra à l'angle du couvent.

« Les gardes du cardinal ! s'écrièrent à la fois Porthos et Aramis. L'épée au fourreau, messieurs ! l'épée au fourreau ! »

Mais il était trop tard. Les deux combattants avaient été vus dans une pose qui ne permettait pas de douter de leurs intentions.

2. « Holà ! cria Jussac en s'avançant vers eux et en faisant signe à ses hommes d'en faire autant, holà ! mousquetaires, on se bat donc ici ? Et les lois, qu'en faisons-nous ? Nous vous chargerons, dit-il, si vous désobéissez.

— Ils sont cinq, dit Athos à demi-voix, et nous ne sommes que trois. Nous serons encore battus, et il nous faudra mourir ici, car je le déclare, je ne repars pas vaincu devant le capitaine. »

Alors Porthos et Aramis se rapprochèrent à l'instant les uns des autres, pendant que Jussac alignait ses soldats.

3. Ce seul moment suffit à d'Artagnan pour prendre son parti. C'était là un de ces événements qui décident de la vie d'un homme. C'était un choix à faire entre le roi et le cardinal. Ce choix fait, il allait y persévérer. Se battre, c'est-à-dire désobéir à la loi, c'est-à-dire risquer sa tête, c'est-à-dire se faire d'un seul coup l'ennemi d'un ministre plus puissant que le roi lui-même : voilà ce qu'entrevit le jeune homme. Et, disons-le à sa louange, il n'hésita point une seconde. Se tournant donc vers Athos et ses amis :

« Messieurs, dit-il, je reprendrai, s'il vous plaît, quelque chose à vos paroles. Vous avez dit que vous n'étiez que trois, mais il me semble, à moi, que nous sommes quatre.

— Mais vous n'êtes pas des nôtres, dit Porthos.

— C'est vrai, répondit d'Artagnan ; je n'ai pas l'habit, mais j'ai l'âme. Mon cœur est mousquetaire, je le sens bien, monsieur, et cela m'entraîne.

— Comment vous appelle-t-on, mon brave ? dit Athos.

— D'Artagnan, monsieur.

— Eh bien, Athos, Porthos, Aramis et d'Artagnan, en avant ! cria Athos. »

V – Le duel

1. Et les neuf combattants se précipitèrent les uns sur les autres avec une furie qui n'excluait pas une certaine méthode.

Athos prit un certain Cahusac, favori du cardinal. Porthos eut Biscarat, et Aramis se vit en face de deux adversaires. Quant à d'Artagnan, il se trouva lancé contre Jussac lui-même.

2. Le cœur du jeune Gascon battait à lui briser la poitrine, non pas de peur, Dieu merci ! il n'en avait pas l'ombre, mais d'excitation. Il se battait comme un tigre en fureur, tournant dix fois autour de son adversaire, changeant vingt fois ses gardes et son terrain. Jussac était, comme on le disait alors, friand de la lame, et avait beaucoup pratiqué l'escrime. Cependant il avait toutes les peines du monde à se défendre contre son adversaire. Agile et bondissant, celui-ci s'écartait à tout moment des règles reçues, attaquant de tous côtés à la fois, et tout cela en parant les coups comme un homme qui a le plus grand respect pour son épiderme.

Enfin cette lutte finit par faire perdre patience à Jussac. Furieux d'être tenu en échec par celui qu'il avait regardé comme un enfant, il s'échauffa et commença à faire des fautes. D'Artagnan redoubla d'agilité. Jussac, voulant en finir, porta un coup terrible à son adversaire en se fendant à fond. Mais celui-ci para le coup, et tandis que Jussac se relevait, se glissant comme un serpent sous son fer, il lui passa son épée au travers du corps. Jussac tomba comme une masse.



3. D'Artagnan jeta alors un coup d'œil inquiet et rapide sur le champ de bataille. Athos, blessé de nouveau par Cahusac, pâissait à vue d'œil, mais il ne reculait pas d'une semelle. Il avait seulement changé son épée de main, et se battait de la main gauche. Pendant qu'il cherchait du regard celui de ses compagnons qui avait besoin de son aide, d'Artagnan surprit un coup d'œil d'Athos. Ce coup d'œil était d'une éloquence sublime. Athos serait mort plutôt que d'appeler au secours. Mais il pouvait regarder, et du regard demander un appui. D'Artagnan le devina, fit un bond terrible et tomba sur le flanc de Cahusac en criant :

« À moi, monsieur le garde ou je vous tue. »

4. Cahusac se retourna. Il était temps. Athos, que son extrême courage soutenait seul, tomba sur un genou.

« Sangdieu ! criait-il à d'Artagnan, ne le tuez pas, jeune homme, je vous en prie. J'ai une vieille affaire à terminer avec lui, quand je serai guéri et bien portant. Désarmez-le seulement, liez-lui l'épée. C'est cela. Bien ! très-bien ! »

Cette exclamation était arrachée à Athos par l'épée de Cahusac qui sautait à vingt pas de lui. D'Artagnan et Cahusac s'élançèrent ensemble, l'un pour la ressaisir, l'autre pour s'en emparer. Mais d'Artagnan, plus leste, arriva le premier et mit le pied dessus.



5. Cahusac courut à celui des gardes qu'avait tué Aramis, s'empara de sa rapière, et voulut revenir à d'Artagnan. Mais sur son chemin il rencontra Athos. Pendant cette pause d'un instant que lui avait procurée d'Artagnan, il avait repris haleine. De crainte que d'Artagnan ne lui tuât son ennemi, il voulait recommencer le combat.

D'Artagnan comprit que ce serait désobliger Athos que de ne pas le laisser faire. En effet, quelques secondes après, Cahusac tomba la gorge traversée d'un coup d'épée.



6. Au même instant, Aramis appuyait son épée contre la poitrine de son adversaire renversé, et le forçait à demander merci.

Porthos faisait, lui, le fanfaron contre le Gascon Biscarat, mais ne gagnait pas de terrain. Les mousquetaires victorieux entourèrent ce dernier et le forcèrent à se rendre.

7. D'Artagnan rengaina. Puis il porta sous le porche du couvent Jussac, Cahusac et celui des adversaires d'Aramis qui n'était que blessé. Puis ils sonnèrent la cloche, et, emportant quatre épées sur cinq, ils s'acheminèrent ivres de joie vers l'hôtel de

M. de Tréville. On les voyait entrelacés, tenant toute la largeur de la rue, et accostant chaque mousquetaire qu'ils rencontraient, si bien qu'à la fin ce fut une marche triomphale. Le cœur de d'Artagnan nageait dans l'ivresse, il marchait entre Athos et Porthos en les étreignant avec amitié.

« Si je ne suis pas encore mousquetaire, dit-il à ses nouveaux amis en franchissant la porte de l'hôtel de M. de Tréville, au moins me voilà reçu apprenti, n'est-ce pas ? »



Bientôt, d'Artagnan se voit confier une mission de la plus haute importance par la reine Anne d'Autriche. Il faut sauver son honneur en cachant sa liaison avec le duc de Buckingham.



Commence alors une suite ininterrompue d'aventures et de chevauchées, qui les amènera jusqu'à La Rochelle ou Londres. D'Artagnan deviendra-t-il mousquetaire ?

ALEXANDRE DUMAS
(1803-1870)

Auteur fécond de romans historiques publiés en épisodes dans les journaux, il est connu pour son sens de l'aventure et ses personnages hauts en couleur. Il rédige notamment une trilogie des mousquetaires : *Les Trois Mousquetaires, Vingt ans après, Le Vicomte de Bragelonne.*



Adaptation : Pierre Jacolino